

Et, deux mois étant passés, on s'aperçoit lo que la guerre n'est pas finie et 2o que si le seul général qui ait commandé une armée de près de trois cent mille Anglais, est revenu chez lui, c'est que, peut-être—je dis peut-être—il s'est trompé.

Non, ce n'est pas fini, car les couturières d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, d'Irlande surtout, reçoivent tous les jours de trop nombreuses commandes de toilettes de deuil et les manufactures d'étoffes noires sont en plus grande activité que les fabriques de robes fleuries et de couleurs chatoyantes.

Du crêpe, beaucoup de crêpe, trop de crêpe et de bonnets de veuve !

LÉON LEDIEU.

AUX CŒURS GÉNÉREUX

A titre d'étudiant en médecine, j'ai l'occasion presque chaque jour à l'hôpital de me trouver en face de la misère, de la voir sous mille formes, chez des individus différents. Les cris, les sanglots, les gémissements, les soupirs de douleur ne me sont pas des inconnus ; c'est une routine journalière qu'il faut diminuer et c'est ce que le médecin s'efforce de faire.

Calmer la souffrance est une belle œuvre et digne de tout le monde.

Aux peines physiques, chacun est soumis et en éprouve l'aiguillon, c'est pourquoi sans doute, les connaissant mieux, nous sympathisons davantage avec elles.

Mais il est une peine sur laquelle je veux attirer une attention particulière. Celle-là, lecteur et vous chère lectrice, vous pouvez l'adoucir. Il suffit de suivre les battements de votre cœur.

Je nomme la pauvreté.

Un pauvre, qu'est-ce que c'est bien ? Une personne qui n'a pas toutes ses aises, et rien de plus, n'est-ce pas ? Détrompons-nous : il y a pauvre et pauvre.

Un exemple :

J'ai l'habitude assez souvent de bailler aux corniches par les rues ; je me promène le nez et les cheveux dans la brise. Ça fait faire la digestion et ça permet parfois de saisir au passage la poésie des choses qui nous frôlent ou les leçons qu'elles nous dictent.

J'allais donc, lorsque je rencontrai un ami. Après deux minutes de conversation, je sus qu'il se rendait chez des pauvres. Il m'invita à l'accompagner. J'acceptai. Il m'introduisit dans une maisonnette—ou plutôt une cabane, en une rue fort étroite. A peine était-il entré que deux petites filles, pieds nus, mal couvertes, s'élançant vers lui, lui serrèrent à pleins bras les jambes, lui pressèrent les mains de leurs délicates mains pâles et caressèrent ses doigts de leurs joues maigres et de leurs chevelures tombantes, puis le quittant tout à coup, elles courent dans la maison comme de pauvres folles en criant :

—Maman, maman, c'est le monsieur ; maman, c'est le monsieur.

Ensuite, elles reviennent, recommencent leurs caresses, courent encore, sautent, crient et, finalement, se blottissent en souriant auprès de mon ami.

On dit que la joie active la joie. Eh bien, cette joie-là attire les larmes, je vous l'assure, moi.

Le père de ces enfants a quitté sa famille depuis plusieurs semaines : une femme, cinq petits. Aucune nouvelle de lui. La femme malade, reste avec sa mère. Sans feu, sans pain, dénuée de tout, excepté de courage dû à la bonté de mon ami qui l'aide un peu et à cette énergie naturelle à la femme quand l'épreuve la frappe.

Quel contraste quand je vis, en retournant chez moi, ces belles dames dont les parures tournent la tête aux passants, ces équipages magnifiques qui font rêver des bonheurs infinis, ces somptueux étalages aux magasins et qui calment bien des envies et font couler bien des pleurs aux prunelles des miséreux.

Je vous l'avoue sincèrement, ce matin-là, je ne tournai pas l'œil pour admirer les étalages ni vos toilettes, mesdames.

J'avais du pauvre dans l'âme, j'avais du pauvre dans le cœur ; j'aurais voulu le dire partout.

En présence de telles misères, par comparaison, l'on se trouve riche et l'on ne se trouve pas assez riche. On ouvre les mains pour donner, croyant faire pleuvoir de l'or et l'on n'a que des sous.

C'est triste, ces scènes !

A quoi servirait ces lignes sans l'action ? J'en suis à la conclusion pratique de mon écrit.

Vous, vieux garçons qui recherchez ceux qui ont besoin ; vous, jeunes filles—grands cœurs—sacrifiez un petit bout de ruban, une fleurette, un bonbon, vous n'en serez sans doute pas moins aimables et certainement meilleures. Vous, mères de familles, si heureuses de voir vos enfants dans l'abondance, vous tous qui me lisez, n'oubliez pas les pauvres et si vous ne les connaissez pas et qu'ainsi se paralysent vos désirs charitables, je vous indiquerai où sont ces misères inconnues hier et que nous savons aujourd'hui. Ames généreuses, levez-vous !

ANTONIO PELLETIER, E.E.M.,
Université Laval, Montréal.

L'ESPRIT DE VOLTAIRE

Personne n'a plus contribué à faire connaître les neiges du Canada que Voltaire. C'est du reste, malgré son esprit universel, à peu près tout ce qu'il connaissait du Canada. Il avait vu quelque part qu'il neigeait chez nous plus encore qu'en Suisse, cela lui suffisait et, grelottant dans sa retraite de Ferney, il se détournait transi d'une contrée si froide.

Cette horreur du froid explique les boutades célèbres du philosophe à notre égard, plus sûrement encore que son respect pour Mme de Pompadour, également accusée d'indifférence à notre égard. Ecoutez ce cri de l'âme adressé de Ferney à Florian, au bon Florian :

Nous manquons de tout excepté de neige. Oh ! pour cette denrée, nous pouvons en fournir à l'Europe. Il y en a dix pieds de haut dans mes jardins et trente sur les montagnes. Je ne dirai pas que je prie Dieu qu'ainsi soit de vous.

Et cette plain teadressée au cardinal de Bernis :

Ayant été mort, monseigneur, et enterré environ cinq semaines dans les horribles glaces des Alpes et du Mont Jura, il a fallu attendre que je fusse un peu ressuscité pour remercier Votre Eminence de ce qu'elle aime toujours ce que vous savez, c'est-à-dire les belles lettres, et même les vers, et qu'elle daigne aussi aimer ce bon vieillard qui achève sa carrière.

Enfin :

Si les hommes étaient sages, ils se mettraient toujours au soleil et fuiraient le vent du Nord comme leur ennemi capital.

Etonnons nous après cela que Voltaire ait fait de gaieté de cœur le sacrifice de quelques arpents de neige. Il y a une autre raison pour laquelle le philosophe, très pratique, fort homme d'affaires, comme on sait, croyait le Canada perdu pour la France, et s'y résignait. Voici dans sa crudité la théorie bien moderne qu'il expose dans une lettre datée de juillet 1761, au duc de Choiseul, ministre des affaires étrangères :

Le grand point est d'avoir beaucoup d'argent. Henri IV se prépare à se rendre l'arbitre de l'Europe en faisant faire des balances d'or par le duc de Sully. Les Anglais ne réussissent qu'avec des guinées et un crédit qui les décuple. Luc n'a fait trembler quelque temps l'Allemagne que parce que son père avait plus de sacs que de bouteilles dans ses caves de Berlin. Nous ne sommes plus au temps de Fabricius. C'est le plus riche qui l'emporte, comme parmi nous c'est le plus riche qui achète une charge de maître des requêtes et qui ensuite gouverne l'Etat. Cela n'est pas noble, mais cela est vrai.

L'Angleterre m'embarrasse, car elle voudra toujours nous chasser de l'Amérique septentrionale ; et vous avez beau avoir des armateurs, vos armateurs seront tous pris au bout de quatre ou cinq ans, comme on l'a vu dans toutes les guerres.

On a beaucoup disputé, au Canada et en France, pour savoir si l'on devait dire au Canada ou en Canada. Voltaire tranche la question ; il écrit couramment en Canada. Cette fois du moins, il se range à l'avis des Canadiens.

(Paris-Canada)

DARBOIS.

A LADY EDGAR

EN MÉMOIRE DE SON MARI, SIR JAMES EDGAR

Il avait bien quinze ans, et moi j'en avais seize.
— Oh ! les bons souvenirs maintenant si lointains ! —
Nous écorchions à deux la grammaire française,
Les exercices grecs et les thèmes latins.

Tout est facile à deux, on s'encourage, on s'aide ;
Et si le soc s'aheurte aux cailloux du sillon,
On s'épaule, on s'arc-boute, et quand l'obstacle cède,
Aux deux fronts le succès met un double rayon.

Notre amitié poussa de profondes racines.
Dès l'aube, quand les bois éveillé à demi
Saluaient le soleil, nos fenêtres voisines
S'ouvraient pour saluer le soleil et l'ami.

Nous étions deux oiseaux volant de la même aile
Deux anneaux, deux chaînons l'un à l'autre rivés
Hymen d'une âme sœur avec sa sœur jumelle ;
"Tères d'un autre monde ici-bas retrouvés !

Tout nous était commun, nos chagrins et nos joies.
Et nos rêves d'enfants ne s'imaginaient pas
Que l'avenir pour nous pût avoir d'autres voies
Que celles qui s'ouvraient ainsi devant nos pas.

Oh ! oui, les rêves d'or de notre adolescence !...
La Muse nous berçait déjà sur ses genoux ;
Et mille émois troublants accusaient la présence
Des poètes futurs qui sommeillaient en nous.

Nous sentions sur nos fronts l'ombre d'un dieu descendre ;
Quelque chose en nos cœurs tressaillait éfaré
Sous le souffle divin qui remuait la cendre
Où dans son embryon couvait le feu sacré.

Tout éveillait chez nous de vagues rêveries :
Un vol d'insecte, un bruit de feuille, un chant d'oiseaux,
L'azur des monts lointains, la fleur d'or des prairies,
Les astres blonds semant des perles sur les eaux.

Et quel panorama pour des yeux de poètes :
Québec et son bassin, ce miroir fabuleux,
Dont le cadre, gradins aux fières silhouettes,
S'étage en ondulant jusqu'aux horizons bleus !

Le soir surtout, assis au bord de la falaise,
Combien de fois — oh ! oui, dans l'ivresse ou le deuil —
Sans échanger un mot pour mieux rêver à l'aïe,
N'avons-nous pas joui du sublime coup d'œil !

C'était, tout à la fois, une page d'histoire,
Un immortel poème, un merveilleux tableau,
Que cette vision du hardi promontoire
Le front dans le soleil et son ombre sur l'eau.

Et si quelque vaisseau partait au fil de l'onde,
Un vol de toile blanche à ses huniers géants,
Notre rêve suivait sa course autour du monde
A travers le désert des mornes océans.

En avons-nous choyé de ces folles chimères
Leur spectre me sourit encore, et par moment,
Je crois, en revivant ces heures éphémères,
En ressentir encor le doux ébranlement.

Hélas ! souvent la vie a des étapes d'ombres,
Où pour les voyageurs bifurque le chemin :
L'onde la plus limpide a ses profondeurs sombres
Les jours les plus dorés ont tous un lendemain.

Il partit... Un matin la brise enfla sa voile,
Qui se perdit bientôt sous le ciel vaporeux ;
Il désertait le nid pour suivre son étoile ;
D'autres zones tentaient ses pas aventureux.

partit comme un flot que la marée emporte...
était noble et bon, beau comme un demi-dieu
La gloire l'attendait sur le seuil de la porte
Ma foi dans sa fortune adoucit notre adieu.

La faveur lui sourit, le destin lui fit fête ;
Une fée à son bras, sous le feu des bravos,
Il monta sans relâche, il monta jusqu'au faite
Applaudi, salué même par ses rivaux.

Nous nous sommes revus. Hélas ! nos destinées
Avaient suivi chacune un chemin différent
Mais nous avions vieilli tous deux, et les années
Nous avaient entraînés dans le même torrent.

Pourtant, si l'âge avait, sans pitié dans sa course
Heurté chacun de nous aux branches du buisson
Rien de notre amitié n'avait tari la source,
Nos cœurs comme jadis vibraient à l'unisson.

Mais pour les plus heureux l'existence est un eurre...
Un soir il est parti, cette fois pour toujours.
Et je suis resté seul, en deuil, attendant l'heure
Où j'irai retrouver l'ami des anciens jours.

LOUIS FRÉCHETTE.

Varennes, juin 1900.